

« UN HOMME AVAIT DEUX FILS... »

COMMENTAIRE DE LUC 15,11-32

I – Une première lecture de la parabole¹

15,11 JESUS dit encore : « *Un homme avait deux fils...* »

Littéralement : « Un (certain) homme avait deux fils... » Le mot « homme » est « *anthrôpos* », le terme générique ; il est suivi (dans le texte grec) d'un adjectif indéfini (*tis*) rendu par « un (certain) ».

Nous pouvons penser à une autre parabole qui semble commencer de manière identique dans l'Évangile selon saint Matthieu, en **21,28-32** : « Un homme avait deux fils... » (Traduction liturgique).

Littéralement : « (Un) homme avait (des) petits : deux ». La traduction littérale fait déjà ressortir des différences : le mot « homme » est sans article, les enfants sont désignés par un mot différent. Et le thème de la parabole va être très différent.

Nous pouvons penser aussi à d'autres récits de la Bible qui mettent en scène des frères : Genèse **4** (Cain et Abel) ; Genèse **9**, 18-27 (les fils de Noë : Sem, Cham et Japhet) ; Genèse **21** (Isaac et Ismaël, demi-frères) ; Genèse **25** ; **27-28** ; **39-45** ; **50** (l'histoire de Joseph et de ses frères). La fraternité et ses difficultés est donc un thème récurrent de la Bible.

15,12 : « *Le plus jeune dit à son père : 'Père, donne-moi la part d'héritage qui me revient'. Et le père fit le partage de ses biens.* »

Littéralement : « Père, donne-moi la part de richesse (*ousia* : ce qui donne l'être, les moyens d'existence) qui doit (m') échoir ». Et le père leur divisa le bien (*tov bion* : ce mot est utilisé plus loin en Luc 21,4 pour parler de l'offrande de la veuve qui a jeté deux piécettes dans le tronc du Temple, elle a donné tout son 'bion').

C'est étonnant que le père réponde ainsi à la demande du cadet ! L'héritage se reçoit au décès du père ! Le fils cadet n'est-il pas en train d'opérer symboliquement le « meurtre du père » ? Quel est son raisonnement ? Peut-être : « Ce père plein aux as n'est qu'un affreux bourgeois qui m'impose une vie monotone, et moi je veux vivre ma vie ! »

En tout cas, ce partage va contre le conseil donné vigoureusement en Siracide **33,30-24**. Quel est donc ce père qui se laisse mener par un fils insolent ?

Selon la coutume, confirmée par le Livre du Deutéronome (**21,17**), le père est tenu de donner une double part au fils aîné.

¹ Le texte est celui de la traduction liturgique officielle (AELF).

15,13-14 : « *Peu de jours après, le plus jeune rassembla tout ce qu'il avait et partit pour un pays lointain, où il gaspilla sa fortune en menant une vie de désordre. Quand il eut tout dépensé, une grande famine survint dans cette région, et il commença à se trouver dans la misère.* »

Littéralement : « Et après pas de nombreux jours, ayant rassemblé (au sens de 'réalisé' : 'transformé ses possessions en liquidités financières') toutes choses, le plus jeune fils s'en alla (*apodéméô* : 'loin-du-dème', à l'étranger, loin de son 'héritage' !) dans une région au loin (*makran*) ... et là, il dilapida (*diaskorpizô* : 'dispersa') son bien ('*bion*') en vivant follement ('*asôtôs*' : il se prive – a privatif – de 'salut'). Ayant tout dépensé, alors il y eut une forte famine dans cette région-là, et lui commença à manquer (le mot qu'on retrouve en Luc **21,4** : le veuve a donné de son 'manque'). »

Le récit ne s'attarde pas à donner de détails, tout s'enchaîne rapidement... de l'abondance au manque...

15,15-16 : « *Il alla s'embaucher chez un homme du pays, qui l'envoya dans ses champs garder les porcs. Il aurait bien voulu se remplir le ventre avec les gousses que mangeaient les porcs, mais personne ne lui donnait rien...* »

Littéralement : « Parti, il s'attacha ('se colla') à un citadin ('*politès*', donc un citoyen, un homme libre : un ex-compagnon de sa vie folle ?) de cette région-là, qui l'envoya² dans ses champs paître des pourceaux (de jeunes porcs). Il convoitait (*epithuméô*)³ de se rassasier (ou 'de se remplir le ventre' : les versions divergent) des caroubes (gousses épaisses du caroubier) dont se nourrissaient les pourceaux⁴, et personne ne lui donnait ... »

C'est la déchéance, l'isolement... Sa soif de consommation l'a amené à désirer se nourrir de ce dont se nourrissent les cochons : or pour un juif - et JESUS s'adresse à des juifs fervents ! – le porc est par excellence l'animal impur, qui rend impur (Deutéronome **14,8**).

15,17-19 : « *Alors il réfléchit : 'Tant d'ouvriers chez mon père ont du pain en abondance, et moi, ici, je meurs de faim ! Je vais retourner chez mon père, et je lui dirai : Père, j'ai péché contre le ciel et contre toi. Je ne mérite plus d'être appelé ton fils. Prends-moi comme l'un de tes ouvriers.'* »

Littéralement : « Alors, venant en lui-même, il dit : 'Tant de salariés de mon père ont des pains en abondance, alors que moi, ici, je suis perdu de famine ! M'étant levé (verbe *anistèmi*, se redresser, un des verbes qui servent à dire la résurrection de JESUS), j'irai chez mon père et je lui dirai : Père, j'ai péché (*amartavô* : rater la cible) envers (*eis*) le Ciel (manière juive de parler de DIEU) et en face (*évôpion*) de toi. Je ne suis plus digne (capable) d'être appelé ton fils. Fais de moi comme un de tes salariés. »

² En Marc **5**, 11 ce sont les démons qui demandent à JESUS : « *Envoie-nous dans les pourceaux* (qui '*paissaient*' dans la montagne), *afin que nous entrions dans eux* ».

³ Le verbe de la 10^{ème} parole en Exode **20,17** « *Tu ne convoiteras pas* » ; voir Nombres **11,4** à propos du ramassis de gens qui accompagne le peuple : « ils convoitèrent de convoitise ». Le verbe est ici à l'imparfait : la faim le tenaille longuement !

⁴ Leur système digestif le leur permet, pas celui de notre frère cadet !

En sa détresse, il se rappelle le passé : chez celui qu'il appelait et appelle « son père », les salariés ont du pain⁵ en « surplus » (c'est de leur « surplus » que les riches donnent en Luc 21,4). Il n'est plus digne d'être appelé « son fils », puisqu'il a dilapidé sa part d' « *ousia* » qui était l'expression de sa condition de « fils ».

Le récit nous décrit un « retour (conversion) » du jeune fils très intéressé : c'est une question de survie ! Lui qui avait voulu mener la grande vie, le voilà prêt à travailler contre salaire.

Deux détails : d'une part, c'est en pensant à sa générosité envers de simples salariés qu'il se rappelle de son père ; d'autre part, il fait mention du « Ciel »⁶, ce qui est la manière respectueuse de nommer « DIEU » dans la tradition juive

Il est encore loin de ce qui s'appellerait une « contrition parfaite »... mais c'est un pas...

15,20 : « *Il partit donc pour aller chez son père. Comme il était encore loin, son père l'aperçut et fut saisi de pitié ; il courut se jeter à son cou et le couvrit de baisers.* »

Littéralement : « Et, s'étant levé, il alla chez son (propre) père. Alors qu'il était encore loin (*makran* : même adjectif qu'au verset 13, quand il était parti pour une région 'au loin'), son père le vit et fut saisi aux entrailles, et en courant il se jeta à son cou et l'embrassa. »

C'est de « loin » que le père le voit : aussi « loin » qu'il était parti (verset 13) ! Comment faisait-il pour veiller ainsi, et pourquoi : qu'attendait-il donc ?

C'est un père qui a été « saisi aux entrailles » (*splagqnisthai*)⁷ : de même, le samaritain d'une parabole précédente avait été « saisi aux entrailles » devant l'homme laissé à demi-mort sur la route de Jérusalem à Jéricho (Luc 10,33) ; JESUS Lui-même a été « saisi aux entrailles » quand il avait croisé le convoi funèbre du fils unique d'une veuve de Naïm (Luc 7,13). Quel est donc cet amour qui prend « aux tripes »⁸ de ce père ?...

Et c'est « en courant » qu'il vient se jeter au cou de son fils pour l'embrasser ! Il n'était donc pas ce vieillard impotent que nous imaginons...

15,21-24 : « *Le fils lui dit : 'Père, j'ai péché contre le ciel et contre toi. Je ne mérite plus d'être appelé ton fils...' Mais le père dit à ses domestiques : 'Vite, apportez le plus beau vêtement pour l'habiller. Mettez-lui une bague au doigt et des sandales aux pieds. Allez chercher le veau gras, tuez-le ; mangeons et festoyons. Car mon fils que voilà était mort, et il est revenu à la vie ; il était perdu, et il est retrouvé.' Et ils commencèrent la fête.* »

⁵ Le « pain » est la nourriture humaine par excellence : le fruit de la terre est travaillé, transformé par l'homme pour devenir une nourriture assimilable, savoureuse, objet d'un partage et de convivialité...

⁶ Pense-t-il à la 5^{ème} des Paroles : « *Honore ton père et ta mère, comme te l'a commandé le SEIGNEUR ton DIEU, afin d'avoir longue vie et bonheur sur la terre que te donne le SEIGNEUR ton DIEU* » en Deutéronome 5,16 ?

⁷ Ce verbe vient enrichir dans le nouveau Testament le vocabulaire connu dans l'ancien pour évoquer « la compassion, la tendresse » et « la pitié, la grâce ». En Exode 33,19 le SEIGNEUR se révèle ainsi : « *Je fais grâce (élééô) à qui je veux, je montre ma tendresse (oiktiréô) à qui je veux.* »

⁸ Le mot « entrailles » ou « tripes » peut choquer, mais le substantif « *splagqna* » est utilisé en Actes 1,18 pour parler des « entrailles » de Juda qui se « sont répandues », et aussi dans le cantique de Zacharie pour évoquer « les entrailles (*splagqna*) de miséricorde (*éléous*) de notre DIEU » (Luc 1,78).

Littéralement : « Le fils lui dit : ‘Père, j’ai péché envers le Ciel et en face de toi, je ne suis plus digne d’être appelé ton fils...’⁹ Alors le père dit à ses serviteurs (ou esclaves : *douloi*) : ‘Vite ! Amenez la première robe, et revêtez-le... Et donnez un anneau (*daktulion*) à sa main, et des sandales aux pieds... Et apportez le veau à l’engrais, sacrifiez et, en mangeant, réjouissons-nous (*euphrainô* : la joie qui envahit la poitrine) ! Car, lui, mon fils, était mort (*nekros* : cadavre) et il est re-venu à la vie (*anazaô*) ; il était perdu (*apolôlôs* : damné) et il est trouvé ! Et ils commencèrent à se réjouir. »

Le fils récite le petit couplet qu’il a préparé, mais a-t-il le temps de finir ? Le père l’interrompt avant qu’il ne se ravale au rang des « salariés », et demande à ses serviteurs de sortir (du coffre où il est rangé soigneusement) le premier des vêtements (*stolè*, qui désigne une robe longue, d’apparat)¹⁰. Comment ne pas penser, même si le mot est différent, à la tunique (*kitôn*) chamarrée (*poikilon*) que Jacob avait fait faire pour Joseph (Genèse 37,3) ?¹¹

L’anneau est signe d’autorité : c’est avec l’anneau que l’on scelle les lettres envoyées. Les sandales sont l’attribut des hommes libres, les esclaves vont pieds nus. On le voit : tous les signes de l’appartenance au clan (au *dème*) familial sont redonnés à celui qui avait voulu le quitter pour vivre la vie des étrangers...

Le texte de l’évangile renvoie quasi explicitement à l’histoire de Joseph dans la traduction grecque : « *Pharaon dit à Joseph : Vois : je t’établis sur tout le pays d’Égypte et Pharaon ôta son anneau (daktulion) de sa main et le mit à la main de Joseph, il le revêtit d’habits (stolè) de lin fin (bussinon) et lui passa au cou le collier d’or (Genèse 41,41-42 – Trad. BJ) ».*

C’est « le veau à l’engrais » (*ton mosquon ton siteuton*) que le père fait apprêter pour le repas de fête : c’était un « petit veau bien tendre et beau » (*mosquarion apalon kai kalon*) qu’Abraham avait fait apprêter pour ses visiteurs mystérieux au Chêne de Mambré (Genèse 18,7).

« *Car, lui, mon fils, était mort (nekros) et il est re-venu à la vie, il était perdu (apolôlôs) et il est trouvé !* » Ces mots du père ne nous renverraient-ils pas aux heures sombres de l’exil à Babylone, là où tout semble fini, et à la joie des prophètes anticipant le retour à Jérusalem ?

Comment ne pas penser à la joie de ce texte d’Isaïe : « Tes morts (*nekroi*) se redresseront (*anistèmi*), ils se réveilleront (*égeirô*) ceux qui sont dans les tombes, et ils se réjouiront (*euphrainô*) ceux qui sont en terre... (Isaïe 26,19) ?

Ou encore à l’oracle d’Ezéchiel, dans la vision des ossements desséchés : « ‘Souffle sur ces morts (*nekrous*), et qu’ils vivent (*zaô*) !’... Puis le Seigneur me dit : ‘Fils d’homme, ces ossements, c’est tout le peuple d’Israël. Car ils disent : “Nos ossements sont desséchés, notre espérance est détruite (*apolôlev*), nous sommes perdus !’... Ainsi parle le SEIGNEUR DIEU : ‘Je vais ouvrir vos tombeaux et Je vous en ferai sortir, ô mon peuple, et Je vous ramènerai sur la terre d’Israël.’ » (Ezéchiel 37,9.11-12) ?

15,25-27 : « *Le fils aîné était aux champs. A son retour, quand il fut près de la maison, il entendit la musique et les danses. Appelant un des domestiques, il demanda ce qui se passait. Celui-ci répondit : ‘C’est ton frère qui est de retour. Et ton père a tué le veau gras parce qu’il a vu revenir son fils en bonne santé.’* »

⁹ Certains manuscrits ont l’ajout : ‘Prends-moi comme l’un de tes ouvriers.’ Ce sont presque les mêmes manuscrits qui, au verset 16, avaient ‘se rassasier’.

¹⁰ Apocalypse 6,11 : « *Et il leur fut donné à chacun une robe blanche...* »

¹¹ Dans l’histoire de Joseph, c’est aussi de « loin » (*makrothen*) que ses frères l’ont vu... et Joseph va être dépouillé de son vêtement et vendu comme esclave... (Genèse 37)

Littéralement : « Or son fils, le plus âgé (*presbutéros*), était au champ¹². Et comme, en venant, il s'approche de la maison, il entend les musiques et les danses¹³. Et appelant un des garçons, il s'enquiert du pourquoi de ces choses. Alors, il lui dit que : 'Ton frère est là, et ton père a sacrifié le veau à l'engrais parce qu'il l'a accueilli sain et sauf'. »

C'est un frère aîné plein de méfiance qui nous est décrit ! Lui qui a reçu les 2/3 de l'héritage, c'est de l'extérieur qu'il appelle un garçon, comme s'il ne pouvait vérifier par lui-même ! Et le garçon, qui semble ne pas se douter d'un problème, répond comme naïvement : « Ton frère... ton père... »

15,28 : « *Alors le fils aîné se mit en colère et il refusait d'entrer. Son père, qui était sorti, le suppliait !* »

Littéralement : « Alors, il fut saisi de colère et il refusait d'entrer. Alors son père, étant sorti (*exelthôn*), l'exhortait (*parekalei* : c'est le verbe du 'Paraclet'¹⁴) ». »

Quel paradoxe : le fils aîné refuse d'entrer dans sa maison ! Et c'est le père, comme il l'a fait pour le cadet (verset 20), qui sort aller à sa rencontre et l'exhorter, lui prodiguer des paroles d'apaisement : le verbe est celui de l'ESPRIT-SAINT qui « console »...

15,29-30 : « *Mais il répliqua : 'Il y a tant d'années que je suis à ton service sans avoir jamais désobéi à tes ordres, et jamais tu ne m'as donné un chevreau pour festoyer avec mes amis ! Mais, quand ton fils que voilà est arrivé après avoir dépensé ton bien avec des filles, tu as fait tuer pour lui le veau gras !'...* »

Littéralement : « Alors, en réponse, il dit à son père : 'Voici tant d'années que je te sers (*douleuô* : verbe du service, y compris celui des esclaves...), et jamais je n'ai passé outre ton commandement, et à moi jamais tu n'as donné de chevreau¹⁵ pour qu'avec mes amis je me réjouisse ! Et quand ton fils, celui-ci, vient, ayant consommé (*kataphagôn*¹⁶ : mangé entièrement) ton bien avec des prostituées (*pornôn*), tu sacrifies pour lui le veau à l'engrais !' »

Il « sert » son père : l'image qu'il a du père est celui d'un « patron » exigeant ! Il semblerait qu'il n'a jamais ressenti d'amour de ce père, mais aurait-il suffi que le père donne un simple chevreau (il ne demande pas le « veau à l'engrais » !) pour conquérir le cœur de cet aîné ? Ne s'est-il pas enfermé dans cette attitude de travailleur exigeant pour lui, et pour les autres... ? Ne s'est-il pas identifié à son rôle de producteur ?

¹² Au singulier, alors qu'au verset 15, le cadet était « envoyé aux champs » : pour marquer la différence du travail entre agriculture et élevage, ce qui renverrait à l'histoire de Caïn et d'Abel (Genèse 4,2)... ?

¹³ On peut penser au retour de Moïse lors de l'épisode du veau d'or : « *Moïse descendit de la montagne. Il portait les deux tables de la charte de l'Alliance ; ces tables étaient écrites sur les deux faces ; elles étaient l'œuvre de DIEU, et son écriture était gravée sur ces tables. Josué entendit les acclamations du peuple et dit à Moïse : 'Il y a des clameurs de bataille dans le camp.' Moïse répliqua : 'Ce ne sont pas des clameurs de victoire ni des clameurs de défaite ; ce que j'entends, ce sont des cantiques qui se répondent.' Comme il approchait du camp, il aperçut le veau et les danses. Il s'enflamma de colère, il jeta les tables qu'il portait, et les brisa au bas de la montagne* (Exode 32,15-19) ». »

¹⁴ Voir Jean 14,16 ; mais aussi Romains 12,1 ; Isaïe 40,1 (*Consolez, consolez mon peuple*, dit le SEIGNEUR) ... etc...

¹⁵ Chevreau : fait partie du petit bétail, accepté avec l'agneau pour le sacrifice de la Pâque (Exode 12,5 ; Lv 12,5 ; Mt 25,32.33).

¹⁶ Le verbe *phagô* (manger) est celui de Genèse 2,16-17 et 3,6. En Nombres 25,1-2 : « ¹ *Le peuple se livra à la prostitution (ekporneusai) avec les filles de Moab.* ² *Elles l'invitèrent aux sacrifices de leurs dieux ; le peuple mangea (éphagen) et se prosterna devant leurs dieux.* (Traduction BJ) » La suite du récit raconte l'extermination des hébreux idolâtres (Nb 25,1-9).

Un ressentiment s'exprime dans le reproche fait au cadet qui « a mangé, englouti » le bien du père « avec des prostituées », ce que le récit n'avait pas dit précédemment : le fils aîné avait-il des informations privilégiées ...? Cette pique ne trahit-elle pas des convoitises inavouées habitant son cœur ? En tout cas, l'accusation de l'aîné exprime clairement qu'ayant trahi l'Alliance en se prostituant, le cadet ne fait plus partie du peuple (voir note 16).

Comment va réagir le père, sommé de choisir entre l'un ou l'autre ? Va-t-il s'offusquer de ce reproche ?

15,31-32 : « Le père répondit : *'Toi, mon enfant, tu es toujours avec moi, et tout ce qui est à moi est à toi. Il fallait bien festoyer et se réjouir ; car ton frère que voilà était mort, et il est revenu à la vie ; il était perdu, et il est retrouvé !'* »

Littéralement : « Alors, il lui dit : 'Petit (*teknon*)¹⁷, toi toujours tu es avec moi, et tout ce qui est à toi est à moi ! Il fallait se réjouir et être dans la joie, car ton frère, celui-ci, était mort (*nekros*) et il est venu à la vie (*ézèsev*, de *zaô* sans le préfixe *ana*) ; il était perdu (*apolôlôs*) et il est trouvé !' »

Comment le père s'était-il adressé au cadet ? Nous ne le savons pas ! Toujours est-il qu'il s'adresse à l'aîné en l'appelant « *Petit* » ! Ce qui est une invitation à se considérer non comme à un ouvrier, mais à accueillir ce lien vital qui l'unit son père. On peut penser à la manière dont saint Paul s'adresse aux Galates : « Mes petits enfants (*teknia mou*), vous que j'enfante à nouveau dans la douleur (*ôdinô* : les souffrances de l'accouchement) jusqu'à ce que le Christ ait pris forme chez vous... (Galates 4,19)».

Mais partager l'intimité du père, entrer dans sa maison, dans son cœur, c'est partager son angoisse, son inquiétude à propos du fils cadet : qu'est-il devenu ? N'est-il pas « mort », « perdu » ? Comment un « père », ce « père » pourrait-il demeurer en repos ? Et le père de préciser : « ton frère, celui-ci... » L'acceptation de la fraternité devient pour lui le signe de son identité filiale...

II – Prolongements...

A - Deux « fils » appelés à naître ...

« *Un homme avait deux fils...* » : « fils » ? Pas tant que cela ! A sa manière, celle d'un récit, la parabole nous fait poser une question : « Qu'est-ce qu'être fils ? » Et donc aussi une seconde : « Qu'est-ce qu'être père ? »

Les mots « père » et « fils » disent une relation, mais cette relation est vide au début de notre histoire : aucun dialogue, aucune parole sinon celle du plus jeune des fils, et qui est une parole de mort, une parole qui n'attend pas de réponse, une parole qui semble prendre acte de cette absence de vie : il n'a plus rien à faire avec ce bourgeois qui l'héberge, sinon de demander sa part, et de tirer sa révérence... Du côté de l'aîné, la relation intériorisée comme une relation de serviteur (esclave) à patron...

¹⁷ *Teknon* : substantif du verbe *tiktô* qui signifie engendrer (pour le père), ou enfanter (pour la mère). Désigne aussi le petit d'un animal. Le mot « enfant » (du latin *in-fans* = qui ne parle pas) est rendu en grec par *vèpios*.

1 - Devenir « fils » en faisant l'expérience de ses limites...

Et le « père », est-il « père » ? Au début, il semble complètement passif, se contentant d'accueillir sans question la demande du cadet...

C'est à l'occasion du retour peu glorieux de ce dernier que le récit nous indique : « Alors qu'il était encore loin (*makran* : même adjectif qu'au verset 13, quand il était parti pour une région 'au loin'), son père le vit... ». Et ce regard est suivi d'actions : courir, embrasser, restituer toute dignité à celui est revenu (vêtement, anneau, sandales...), et organiser une fête... avec l'explication de ce comportement : « Car, lui, mon fils, était mort (*nekros* : cadavre) et il est re-venu à la vie (*anézèsev*) ; il était perdu (*apolôlôs* : damné) et il est trouvé ! »

Quel accueil ! Le fils cadet pouvait s'attendre à des reproches, au minimum à une remarque plus ou moins amène : « Je te l'avais bien dit ! Enfin, va gagner ta croûte... » Même pas !

Quel contraste avec l'apparente atonie du début de la parabole !

Peut-être pouvons-nous comprendre que l'amour du père est le même, du début à la fin, mais au départ, c'est le fils qui n'est pas en mesure d'en prendre conscience, englué dans le souvenir des routines de l'enfance, et les exigences, les ambitions de l'adolescence... L'amour du père n'a pas changé, mais c'est le fils qui est maintenant, après expérience faite de ses limites, en mesure d'accueillir la vérité de cet amour, purement gratuit, sans mérite de sa part ! L'amour du père peut alors s'exprimer, et le cadet peut voir à côté de quel amour il était passé !

« Alors qu'il était encore loin... » : on a vu que ce « loin » pouvait être aussi « loin » que le pays « au loin » où s'était rendu le fils cadet. Et donc, ce n'est qu'à partir du moment où le père a discerné le début du mouvement du retour opéré par le fils qu'il a pu commencer à courir à sa rencontre. Avant ce début de retour, avant cette prise de conscience minimum que sa misère peut trouver un remède en revenant à la maison du père, il aurait été inutile de vouloir le rencontrer, une telle démarche n'aurait été interprétée que comme une tentative du père de remettre la main sur lui ; une telle démarche aurait encore retardé la possibilité de vraie « conversion » à l'amour de ce père.

Et qu'en est-il du frère aîné ?

2 - Devenir « fils » en devenant « frère »...

C'est le fils aîné qui « sert » son père comme un esclave « sert » son maître... L'aîné était donc cet enfant « obéissant », « soumis », en recherche d'impeccabilité... mais cela était vécu en étant habité par un ressentiment. Et le retour du cadet, son accueil par le père, ressenti comme une injustice à son égard, est l'occasion d'un éclat de voix, l'occasion (providentielle !) d'exprimer un non-dit.

Ce ressentiment, cette rancœur se dit aussi bien à l'égard du père (*'Voici tant d'années que je te sers, et jamais je n'ai passé outre ton commandement, et à moi jamais tu n'as donné de chevreau pour qu'avec mes amis je me réjouisse !'*), qu'à l'égard du frère (*'Et quand ton fils, celui-ci, vient, ayant consommé ton bien avec des prostituées, tu sacrifies pour lui le veau à l'engrais !'*).

Bien sûr, il est resté avec le père... comme avec un patron, sans entrer dans l'intimité du père : c'est pour cela qu'il ne peut rentrer « dans la maison » ! Pour lui aussi, le père « sort » ! Non pour donner les signes de l'appartenance qu'il possède, mais avec des paroles qui invitent à en prendre conscience : « *Petit, toi toujours tu es avec moi, et tout ce qui est à toi est à moi !* »

A celui qui se considère comme un ouvrier méritant, le père s'adresse affectueusement : « *Petit* », et il est celui qui a la part la plus belle, puisqu'il est toujours avec lui. Tout ce qui est au père lui appartient (au partage, il a reçu les 2/3 du patrimoine que le père administre, et qui n'ont pas été dilapidés...) ! Il n'a donc pas besoin de permission, il est chez lui !

Mais être fils, c'est être frère : « *celui-ci, ton frère !* »

Ce frère qui était mort, mort à sa condition de fils parce qu'il avait voulu se passer du père, se couper de la source ... est « *venu à la vie* » : à la différence du verset 24, le verbe utilisé est « *vivre* » sans préfixe, il s'agit moins d'une re-vie, d'une re-surrection que d'une naissance à la vie, à la vraie Vie !

Ce frère qui était perdu, « *damné* » (c'est un verbe qui exprime la perte, l'errance¹⁸), et il est trouvé, ayant perçu pour la 1^{ère} fois de quel amour il était aimé !

Et le fils aîné est invité à entrer dans cet amour toujours nouveau !

Ne serait-il pas invité, lui aussi, à « *naître* » ?

B - Qui est ce « père » ... au cœur de mère ?

Dans cette parabole, de qui JESUS veut-il parler à travers cette figure paternelle appelant ses deux fils à le devenir vraiment ?

Cette parabole, comme celle dite des « *vignerons homicides* » (Luc 20, 9-19), est une relecture de l'histoire sainte, de l'histoire de l'Alliance du SEIGNEUR et de son peuple... Les images, les mots utilisés sont autant de fils qui nous relient à cette histoire... Les références données en sont autant d'exemples, non exhaustives !

1 - Ce qui est dit de l'errance du fils cadet pourrait bien nous renvoyer à l'histoire du peuple élu, gaspillant la confiance de son DIEU, et revenant à lui dans l'épreuve de l'exil...

C'est en exil que le peuple a fait, avec l'aide des prophètes, la relecture de son histoire : celle de ses infidélités au DIEU de l'Alliance qui lui avait tout donné, et il avait tout gaspillé follement !

« ¹ Quand Israël était jeune, Je l'aimai, et d'Egypte J'appelai mon fils.² Mais plus Je les appelais, plus ils s'écartaient de Moi ; aux Baals ils sacrifiaient, aux idoles ils brûlaient de l'encens.³ Et Moi J'avais appris à marcher à Ephraïm, Je le prenais par les bras, et ils n'ont pas compris que Je prenais soin d'eux !⁴ Je les menais avec des attaches humaines, avec des liens d'amour ; J'étais pour eux comme ceux qui soulèvent un nourrisson tout contre leur joue, Je m'inclinai vers lui et le faisais manger.

⁵ Il ne reviendra pas au pays d'Egypte, mais Assur sera son roi. Puisqu'il a refusé de revenir à Moi,⁶ l'épée sévira dans ses villes, elle anéantira ses verrous, elle dévorera à cause de leurs desseins.⁷ Mon peuple est cramponné à son infidélité. On les appelle En Haut, pas un qui se relève !

⁸ Comment t'abandonnerais-je, Ephraïm, te livrerai-je, Israël ? Comment te traiterais-je comme Adma, te rendrais-je semblable à Ceboyim ? Mon Cœur en Moi est bouleversé, toutes mes entrailles frémissent.⁹ Je ne donnerai pas cours à l'ardeur de ma colère, Je ne détruirai pas à nouveau Ephraïm car je suis DIEU et non pas homme, au milieu de toi Je Suis le Saint, et Je ne viendrai pas avec fureur.

(Osée 11,1-9 – Traduction BJ)¹⁹

2 - Ce qui est dit de la dureté du frère aîné peut aussi nous évoquer d'autres dimensions de la vraie conversion à laquelle DIEU a appelé son peuple :

¹⁸ Psaume 1,6b : « *Le chemin des impies damnera* ». Le chemin des impies est sans issue, le pécheur s'est enfermé dans un labyrinthe dont il ne peut sortir...

¹⁹ On peut aussi aller voir toujours en Osée : 2,9-10 ; 3,5 ; 9,3...

03« Pourquoi jeûner si tu ne le vois pas ? pourquoi nous mortifier si tu l'ignores ? » Oui, mais le jour où vous jeûnez, vous savez bien trouver votre intérêt, et vous traitez durement ceux qui peinent pour vous.

04Votre jeûne se passe en disputes et querelles, en coups de poings sauvages. Ce n'est pas en jeûnant comme vous le faites aujourd'hui que vous ferez entendre là-haut votre voix.

05Est-ce là le jeûne qui me plaît ? Est-ce là votre jour de pénitence ? Courber la tête comme un roseau, coucher sur le sac et la cendre, appelles-tu cela un jeûne, un jour bien accueilli par le Seigneur ?

06Quel est donc le jeûne qui me plaît ? N'est-ce pas faire tomber les chaînes injustes, délier les attaches du joug, rendre la liberté aux opprimés, briser tous les jougs ?

07N'est-ce pas partager ton pain avec celui qui a faim, recueillir chez toi le malheureux sans abri, couvrir celui que tu verras sans vêtement, ne pas te dérober à ton semblable ? (Isaïe 58, 3-7 – Traduction liturgique)

Le SEIGNEUR qui a fait alliance avec son peuple Se révèle déjà à travers les prophètes comme Celui qui, bien sûr, a donné une « Torah » (« le commandement », verset 29) à son peuple pour le guider, mais surtout demande une fidélité du cœur, car le but de l'Alliance est la ressemblance :

- « Car c'est la miséricorde (éleos) que Je désire, et non les sacrifices ; la connaissance de DIEU, plutôt que les holocaustes. » (Osée 6,6 cité en Mt 9,13) ;
- « Devenez miséricordieux comme votre PERE est miséricordieux (oiktirmôn). (Luc 6,36) ».

3 – Dans le récit de la parabole, il y a une grande absente : la mère, dont il n'est question à aucun moment ! Mais ce « père » ne posséderait-il pas les qualités d'une mère ? Son amour est à la fois une attitude virile qui accepte de responsabiliser le fils en le laissant partir, avec sa part d'héritage, et une attitude beaucoup plus maternelle dans son attente et son accueil du fils qui revient.

Que dire de l'ambiguïté de son adresse au fils aîné : « teknon », désigné comme le « petit » qu'on engendre (le père) et qu'on enfante (la mère) ? Rembrandt ne s'y est pas trompé, lui dans le tableau célèbre du « Retour de l'enfant prodigue » a peint le père avec une main d'homme et une main de femme... Ce vieillard aveugle évidemment n'est pas tiré de la parabole même, mais évoque les figures des patriarches... ou celle de Tobit...

Or nous trouvons dans le Livre de Tobie : « ⁵ Anna était assise, à surveiller la route par où viendrait son fils. ⁶ Elle pressentit que c'était lui, et elle dit au père : "Voici ton fils qui arrive avec son compagnon ! ..." ⁹ La mère **courut se jeter au cou de son fils** (la même expression en grec que dans notre récit) : "Maintenant, disait-elle, je puis mourir, je t'ai revu ! " (Traduction BJ) » Il y a donc chez Rembrandt la fusion de la figure du père aveugle (Tobit) et de la mère (Anna) : mais cette fusion n'est-elle pas déjà opérée dans la parabole ?

Nous pouvons encore penser à la figure de David pleurant son fils Absalon, ce fils qui s'était révolté contre son père, obligeant ce dernier à la fuite et au combat. Or quand David apprend la mort de ce fils ; « Alors le roi fut bouleversé, il monta dans la salle au-dessus de la porte, et il se mit à pleurer. Tout en marchant, il disait : 'Mon fils Absalon ! mon fils ! mon fils Absalon ! Pourquoi ne suis-je pas mort à ta place ? Absalon, mon fils ! mon fils !' » (2^{ème} Livre de Samuel 19,1) »

A la fin de sa vie, David est devenu icône de la miséricorde divine...

Comme on a pu le voir à travers les citations bibliques précédentes : l'amour du SEIGNEUR de l'Alliance revêt pour se dire des images viriles, mais aussi très féminines (Osée 11,4 !). La parabole met donc en scène de façon allusive, mais nette le SEIGNEUR de l'Alliance, Celui dont le Cœur veut déborder d'amour pour son peuple, comme pour toutes créatures, et qui pourtant se retient pour laisser à l'aimé l'espace dont il a besoin pour choisir librement cette Alliance.

Comment dans notre cœur, et dans nos réactions les plus courantes, imaginons-nous « DIEU » ? Comme un gêneur ? Un juge impitoyable ? ...

Il nous faut « apprendre » à « connaître » DIEU à travers les images que JESUS nous propose, et seulement à travers elles ! C'est là toute la conversion, le « retournement » à opérer !

« DIEU » est Celui qui nous attend !

DIEU est à l'affût de notre ouverture à Lui... Il nous garde dans son cœur... Il est pris aux entrailles devant notre misère, notre culpabilité...

Être « père » selon la parabole, c'est donc être en capacité d'amour, c'est désirer une réciprocité d'amour, mais c'est accepter les délais pour susciter, éveiller à une véritable réciprocité. C'est savoir encaisser aussi bien la réaction de défi du cadet que celle de jalousie et de rancune de l'aîné. C'est vivre et être source d'un amour désintéressé...

Être « père », c'est appeler à la vie des fils qui vont pouvoir accueillir, progressivement ou plutôt à travers des crises, un amour totalement désintéressé, afin de pouvoir le donner à d'autres...

Être « fils », c'est recevoir, devenir capable de recevoir cet amour du PERE, et le refléter pour les autres. Mais il nous faut passer de l'attitude d'esclave ou de rebelle²⁰ à l'ouverture au « Mystère » qui est celui d'un Amour inédit, inconnu, totalement neuf... ce qui ne peut se faire que dans la prise de conscience de ses limites et de cette convoitise, de cette jalousie qui ronge mon cœur...

Mais quelle joie de découvrir, de pressentir, un Amour qui n'enferme pas, et ne change pas !

C – Les « deux sorties » du père...

Pour chacun des fils, le père est sorti ... sorti de la Maison, sorti de lui-même !

Pour le cadet, le père ne cessait de sortir... pour veiller « au loin » le signe d'un « retour », et c'est en « courant » (*dramôn*) qu'il va alors à la rencontre du fils : « *Alors qu'il était encore loin, son père le vit et fut saisi aux entrailles, et en courant il se jeta à son cou et l'embrassa* ». Nous avons vu plus haut la référence au Livre de Tobie, mais ce n'est pas la seule possible.

Au Psaume 18 A nous trouvons : « *Là-haut, pour le soleil, Il a dressé une tente, ⁶ et lui, comme un époux qui sort de sa tente, exulte, comme un géant, de **courir** son chemin.* »

Dans le Livre de la Sagesse, il est question de la Parole toute puissante de DIEU intervenant en faveur du peuple opprimé en Egypte : « ¹⁴ *Alors qu'un silence paisible enveloppait toutes choses et que la nuit parvenait au milieu de sa course rapide, ¹⁵ du haut des cieux, ta Parole Toute-Puissante s'élança du Trône royal...* (Sagesse 18, 14-15. Traduction BJ) ».

Cette course du père à la rencontre du fils perdu n'évoque-t-elle pas cette mission du FILS envoyé non pour condamner le monde mais pour le sauver (Jean 3,16-17) ?

De nouveau, le père sort de la demeure pour aller à la rencontre du fils aîné en colère : « *Alors son père, étant sorti, l'exhortait* » Et nous avons vu que ce verbe est celui du « Paraclet » : « *Si vous m'aimez, vous resterez fidèles à mes commandements. Moi, je prierai le Père, et il vous donnera un autre Défenseur (Paraklétos) qui sera pour toujours avec vous* (Jean 14, 15-16) ».

JESUS est ce 1^{er} Paraclet envoyé aux hommes : « *DIEU a tant aimé le monde qu'Il a donné le FILS, l'Unique (Engendré)* » (Jean 3,16). Il est Celui en qui nous retrouvons, ou plutôt nous « trouvons » notre identité filiale.

²⁰ Ne s'agit-il pas de la même attitude qui s'inverse seulement... Le fils aîné envie secrètement le cadet qui a pris son indépendance, le cadet en vient à envier la situation du salarié chez son père...

L'ESPRIT-SAINT est le Paraclet « *qui sera pour toujours avec vous (Jean 14,16)* ».

« *L'ESPRIT que vous avez reçu ne fait pas de vous des esclaves, des gens qui ont encore peur ; c'est un ESPRIT qui fait de vous des fils ; poussés par cet ESPRIT, nous crions vers le PERE en L'appelant : 'Abba !' C'est donc l'ESPRIT SAINT Lui-même qui affirme à notre esprit que nous sommes enfants de DIEU. Puisque nous sommes ses enfants, nous sommes aussi ses héritiers ; héritiers de DIEU, héritiers avec le CHRIST, si nous souffrons avec Lui pour être avec Lui dans la gloire.* » (Romains 8,15-17) ».

Il est le véritable Héritage des fils, l'Héritage promis consistera en sa pleine possession, car nous ne faisons en ce monde que recevoir les « arrhes », les « prémices » de l'ESPRIT : « *en Lui (le CHRIST) ... vous avez reçu la marque de l'ESPRIT SAINT. Et l'ESPRIT que DIEU avait promis, c'est la première avance qu'Il nous a faite sur l'Héritage dont nous prendrons possession au Jour de la Délivrance finale, à la louange de sa Gloire (Ephésiens 1,13-14 ; et aussi Romains 8,22-23 ; 2 Corinthiens 5,1-5)* ».

L'enjeu de la vie chrétienne, c'est la vie dans l'ESPRIT : « *Mais voici le fruit de l'ESPRIT : amour, joie, paix, patience, bonté, bienveillance, foi, humilité et maîtrise de soi. Face à tout cela, il n'y a plus de Loi qui tienne. Ceux qui sont au CHRIST JESUS ont crucifié en eux la chair, avec ses passions et ses tendances égoïstes. Puisque l'ESPRIT nous fait vivre, laissons-nous conduire par l'ESPRIT.* (Galates 5,22-25). »

Comme le fils aîné, allons-nous discerner et accueillir l'Amour du PERE dans ce travail purificateur de l'ESPRIT ?

III – En guise de conclusion...

C'est un exercice semblable à « faire ses gammes » que de lire et d'écouter la Parole de DIEU ! Laisser résonner en son cœur les harmoniques que les images et les mots du texte sacré éveillent en nous... en essayant de garder une certaine rigueur dans le respect du texte reçu.

Mais c'est à chacun de travailler le texte ... pour se laisser travailler par lui ! A travers cette confrontation au texte écrit, nous voulons nous exposer à la Parole originelle : « *DIEU dit : 'Faisons l'homme à notre Image, comme notre Ressemblance...* (Genèse 1,26) ».

« *Ce qui fait la gloire de mon PERE, c'est que vous donniez beaucoup de fruit : ainsi, vous serez pour moi des disciples.*

Comme le PERE M'a aimé, Moi aussi Je vous ai aimés.

Demeurez dans mon Amour.

Si vous êtes fidèles à mes commandements, vous demeurerez dans mon Amour, comme Moi, J'ai gardé fidèlement les commandements de mon PERE, et Je demeure dans son Amour.

Je vous ai dit cela pour que ma Joie soit en vous, et que vous soyez comblés de Joie.

Mon commandement, le voici : aimez-vous les uns les autres comme Je vous ai aimés.

Il n'y a pas de plus grand amour que de donner sa vie pour ses amis.

Vous êtes mes amis si vous faites ce que Je vous commande.

Je ne vous appelle plus serviteurs, car le serviteur ignore ce que veut faire son maître ;

maintenant, Je vous appelle mes amis,

car tout ce que J'ai appris de mon PERE, Je vous l'ai fait connaître. »

(Jean 15,8-15)

Mars 2013
Jean BOURGET, pr.



Bartolomé Esteban MURILLO.
Le Retour du fils prodigue. 1670-74.
The National Gallery of Art Washington, USA.